

De l'association Requeer comme projet artistique

Retranscription de l'interview vidéo **Brandon Gercara, artiste, militant.e LGBTQIA+**, Saint-Denis (La Réunion)

Interview réalisée dans le cadre des ressources gratuites

artistforever, 40mcube

Copyright : 36secondes, 2024

Sommaire

De l'association Requeer comme projet artistique.....1

Présentation1

Quelles ont été tes premières interventions artistiques dans les locaux de Requeer ?1

Est-ce que Requeer est un projet artistique ?3

En tant qu'artiste, peux-tu t'engager plus facilement sur certains sujets ?3

Comment est menée la mission d'archive au sein de Requeer ? ...4

Quelles sont les difficultés que rencontre Requeer ?4

Présentation

Je suis Brandon Gercara, je suis artiste plasticien et militant.e pour les droits des personnes LGBTQIA+, à La Réunion.

Quelles ont été tes premières interventions artistiques dans les locaux de Requeer ?

J'ai travaillé sur l'ouverture d'un espace politique, un espace de socialisation, un espace d'archives et de documentation que j'ai appelé Requeer. Pour expliquer le terme, Requeer, c'est la révision de Réunion, mais aussi le préfixe de refaire, repenser, redéfinir. Et il y a aussi ce terme queer, ce terme anglais, qui rassemble toute la communauté LGBTQIA+. Mais c'est aussi une pensée politique qui refuse toute forme de domination, d'exclusion, de discrimination et de catégorisation. Je crée ce terme-là, Requeer, qui a cette consonance avec *require*, qui veut dire en anglais nécessiter, exiger, demander. Et quand je décide de créer cet espace-là, c'est parce que je fais le constat qu'il

y a un manque à La Réunion, un manque de travail mené pour les personnes LGBTQIA+, précisément créoles, des réunionnais et des réunionnaises, et qui vivent simultanément plusieurs formes de discrimination. Il y avait à cette époque des associations à La Réunion, mais qui n'étaient pas destinées aux personnes créoles. Le travail qui était mené n'était pas destiné aux personnes créoles.

Quand je crée cet espace-là, le 1^{er} mars 2019, d'emblée j'essaie de fabriquer des outils d'émancipation et notamment des mobiliers, que je dis des mobiliers relationnels, des mobiliers sociaux. Par exemple, en tant qu'artiste plasticien·ne, je viens proposer un espace d'archives et de documentation qui accueille l'archive LGBTQIA+. C'est un espace où l'on peut s'asseoir, s'allonger, dormir, consulter les archives qui sont en train de se créer. C'est de l'archive qui ne date pas forcément de plusieurs années (...), ça peut être de l'archive actuelle. Mais j'avais ce souci d'archiver parce qu'il y avait un manque justement. Il y a d'autres espaces, comme des tables hautes, que j'ai fabriquées en bois palette, où je viens inscrire des questions sur les sujets autour de l'émancipation. C'est assez divers, parce que ce n'est pas simplement sur les questions queer, c'est aussi sur les questions de féminisme, de décolonialisme, etc. Toujours dans cet espace, je fabrique d'autres espaces, comme des tables rondes sur des sujets beaucoup plus ouverts, où j'essaie de repenser la question des conférences académiques pour créer plutôt quelque chose où je viens intégrer le public comme collaborateur à la recherche. Donc il n'y a plus celui qui est le penseur, qui va diffuser le savoir, et celui qui écoute, ce n'est plus quelque chose de binaire. Ça va être quelque chose de beaucoup circulaire. De toute façon, tout était à faire sur les questions LGBTQIA+ à La Réunion. Donc, j'imagine cet espace. Très vite, ça devient un collectif, donc plusieurs personnes s'associent à moi. On travaille en collaboration avec l'école supérieure d'art de La Réunion pour commencer à mener des séminaires, inviter des personnes qui vivent ces discriminations pour en parler. Et ensuite, ça devient une association parce qu'on voulait être autonomes, notamment sur les moyens financiers qui sont dépensés pour le projet. Avec cette association, on organise la première marche des visibilitées LGBTQIA+ de la Réunion, donc une Pride. Donc ça a été une marche assez politique. Premièrement parce que c'était la première, il n'y avait jamais eu de marche avant. Et si on parle de « marche des visibilitées » au lieu de parler de « marche des fiertés », ça me permettait de repositionner politiquement cette marche. C'est-à-dire, qui est en manque de visibilité ? Qui est au croisement de multiples discriminations ? Et donc, ça nous a permis de mettre en avant tout ça. Par exemple, les personnes porteurs de handicap

et gays, ou alors les personnes transgenres, etc. Ça a permis de repositionner tout ça.

Aujourd'hui, l'association Requeer, c'est une association dite culturelle. On propose des événements, on travaille par exemple sur des expositions, comme l'exposition qui s'appelle KWIR, donc qui est une traduction réunionnaise. Cette traduction est toute récente, elle existe depuis 2021, avant il n'y avait pas de terme. Ce terme a permis de formuler qu'il y a une culture qui existe mais qu'on n'a jamais pointé du doigt. Une culture queer réunionnaise. Il fallait produire des choses qui étaient autour de ce mot. Donc il y a eu une exposition, qui va être renouvelée. On mène aussi des ateliers dans les écoles. C'est devenu une association qui mènent des actions dans la vie de tous les jours, dans le quotidien des réunionnais et réunionnaises.

Est-ce que Requeer est un projet artistique ?

Alors, Requeer, je pense que c'est avant tout une œuvre, une œuvre artistique, bien que ça ne soit pas dans les formes traditionnelles qu'on connaît. Mais c'est d'emblée une œuvre, parce qu'en fait, je pense que j'imagine ce projet-là à partir de ma formation à l'école supérieure d'art de La Réunion, à partir de cette perspective-là.

À chaque fois, nos actions ne sont pas simplement des actions politiques ou sociales, il y a toujours une perspective culturelle. Et je pense que c'est juste un autre moyen de parler aux gens. C'est un autre type de parole. Par exemple, quand on produit un film, si on produit un film, c'est une autre façon de parler au grand public. Quand on produit de la musique ou quand on produit des expositions c'est pareil. C'est dire la même chose, c'est lutter pour la même cause, mais différemment, sous d'autres canaux, parce qu'on n'a pas chacun les mêmes sensibilités et on n'accueille pas les informations de la même manière.

En tant qu'artiste, peux-tu t'engager plus facilement sur certains sujets ?

Cela étant, j'avoue que, étant donné que j'ai un parcours militant, activiste, je sais qu'à chaque fois que je prends la position d'artiste, quand j'ai une parole plutôt d'artiste, en tout cas quand je prends le contre-pied artistique, j'ai l'impression qu'on va être un peu moins violent dans la réaction. C'est-à-dire que quand je suis dans un rapport purement militant, quand on enlève tout ce qui est artistique, plastique, il y a quelque chose qui relève beaucoup plus de l'affront et qui me plaît un peu moins ces temps-ci. C'est vrai que je trouve qu'il y a une certaine poésie à ramener (...), à le faire sous une forme artistique, par exemple, de la musique. Et pourtant, on raconte la même chose.

Comment est menée la mission d'archive au sein de Requeer ?

Alors l'une des missions de l'association Requeer, c'est aussi d'archiver de l'histoire immédiate, mais aussi de retravailler avec ce qui s'est passé bien avant la marche des visibilitées LGBTQA+, parce qu'évidemment il y avait des personnes LGBTQA+ bien avant notre existence. Par exemple, actuellement, on récolte la parole de celles et ceux qui ont vécu des discriminations à l'époque. Le problème c'est que l'on fait face à un manque d'archives, et donc on doit réparer ça. C'est pour ça qu'on récolte des témoignages. Parce qu'il y a eu un contexte, et c'est toujours le cas, mais c'est vrai que les choses ont évolué, mais il y avait un grand tabou sur toutes les questions de sexualité à La Réunion. Donc rien n'était produit en termes d'archives autour de ça. C'est pour ça qu'au niveau de Requeer on essaie de récolter tout ça. De mon côté, au niveau artistique, plastique, j'essaie d'en faire des fictions avec ce que je sais. Il y a vraiment tout un imaginaire collectif qui a été traumatisé et qu'on essaie de repeupler d'histoires et d'archives.

Quelles sont les difficultés que rencontre Requeer ?

Il est vrai que dans nos actions, on rencontre des difficultés et des résistances. Par exemple, au lendemain de la marche des visibilitées, il y a eu des tags homophobes sur la ville de Saint-Denis, mais aussi ailleurs à La Réunion, qui nous demandaient de quitter La Réunion. Et même l'année dernière, en février 2023, on a été victimes d'un incendie criminel et de tags homophobes à nouveau sur notre centre LGBT. Très rapidement, on s'est retrouvés à nettoyer les lieux, mais aussi à reconstruire. Donc on a mené des projets, on a mené des actions, on a fait un rassemblement.

Suite à cet incendie, il y a eu tout un moment de discussion qui a été grand public sur ce qu'on doit faire, sur ce qu'on pourrait faire pour que ça change. On a eu du soutien politique, local mais aussi national, soutien financier aussi. Donc il y a eu des mesures, un travail qui a été mené. Je pense que si le travail a été possible, c'est parce qu'il y a des personnes qui étaient là pour réceptionner tout ça, ce qui n'existait pas avant. C'est-à-dire qu'avant, on ne pouvait pas parler de communauté.

Clairement, on ne pouvait pas, parce que la violence était trop présente. Par exemple, j'essaie de prendre un exemple sur l'île sœur, l'île Maurice. Leur pride a été annulée à plusieurs reprises suite à des mouvements LGBTphobes. Mais ils essaient aussi de combattre toute cette LGBTphobie parce qu'il y a une communauté qui est là, qui lutte et qui résiste. Et c'est vrai que dans ma production artistique, je sais qu'on est face à autant de résistance, autant de violence, et j'essaie de me rattacher à une production joyeuse et c'est bien pour ça que je

fais de la musique d'ailleurs. C'est-à-dire que de lutter de façon joyeuse, je pense que c'est une résistance assez importante, déjà pour le mental, mais aussi pour la communauté.